

Avant-propos. Beyrouth. Regards croisés

Michael F. Davie

▶ **To cite this version:**

Michael F. Davie. Avant-propos. Beyrouth. Regards croisés. Michael F. Davie. Beyrouth. Regards croisés, 2, URBAMA, pp.5-15, 1997, Villes du Monde Arabe, 2 86906 084 X. hal-01075280

HAL Id: hal-01075280
https://hal.science/hal-01075280

Submitted on 17 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Avant-Propos

Encore un ouvrage sur Beyrouth... Serait-il nécessaire que l'on en écrivît encore un sur cette ville que l'on affirmait être bien connue ? Que pouvait-on encore offrir au jeune lecteur, qui, depuis les premiers jours de la guerre libanaise, débutée voici vingt ans, a été submergé puis saturé de descriptions et d'images, ou au plus vieux, celui qui a connu la ville au plus fort de sa belle époque et qui n'a pas besoin d'un ouvrage pour se souvenir ? Que pouvait-on ajouter aux descriptions lyriques des guides touristiques de l'avant-guerre ou à celles, crues, froides et macabres de la guerre elle-même, ou à celles exaltant les fantasmes et les promesses de la reconstruction de l'après-guerre ? On affirmait que la ville était si bien connue qu'elle servait même de modèle aux professionnels des médias pour comprendre d'autres villes en guerre ou celles sur le point de l'être. L'horreur, la peur, l'irrationnel en ville étaient alors mesurés à la norme beyrouthine. Beyrouth a été présentée sous tous ses angles ; il ne resterait pratiquement plus rien à dire.

Cependant, Beyrouth est une *urbs incognita*, une ville qui n'a été saisie et présentée qu'à travers des clichés, des images qui ne cernent, en fin de compte, que certains espaces ponctuels, et des histoires tronquées de quelques-unes de ses nombreuses populations. Qu'il s'agisse de Beyrouth *stricto sensu* ou de cet espace urbanisé qui s'étend maintenant de Khaldé à Maameltain, de la mer aux gros bourgs qui constituent sa périphérie, 'Aley, Broummâna, Bikfaiya, 'Ajaltoûn, le bilan des connaissances est terriblement indigent. Curieusement, car les Beyrouthins se gaussaient d'être au

centre du Moyen-Orient et à l'avant-garde de la connaissance grâce à leurs nombreuses universités, Beyrouth est sans doute la ville de cette région du monde qui est la moins bien observée, enquêtée et comprise. On ignore jusqu'au nombre de sa population : est-ce un million, un million et demi ou deux millions ? Où et comment est-elle répartie ? On ne peut même pas répondre à des questions somme toute simples : jusqu'où s'étend le cadre bâti, jusqu'où la ville se fait-elle sentir ? Comment se constituent ou se défont ses réseaux d'échanges, de transports ou de sociabilité ? Comment se représente-t-on la ville, son rôle, ses activités ? Quelles sont les différentes étapes de son histoire ? Comment voit-on la ville du troisième millénaire, c'est-à-dire dans cinq ans à peine ?

Il paraissait alors opportun de livrer au public — et aux chercheurs — quelques travaux, élaborés pour l'essentiel durant la guerre elle-même. Loin de constituer l'ouvrage de référence sur Beyrouth — ouvrage qui reste d'ailleurs à faire, mais une vie entière suffirait-elle, tant les zones d'ombre et d'obscurité sont nombreuses ? —, il se propose simplement de présenter à la fois des éléments de réflexion sur cet espace urbain et quelques points d'ancrage pour baliser des pistes pour les recherches futures qui, d'ailleurs, sont déjà en partie enclenchées tant au Liban qu'à l'étranger.

Ouvrage collectif, il offre aussi des regards, quelquefois croisés, et des angles d'attaque de chercheurs venant de disciplines différentes mais proches, et pour lesquels l'espace est central dans leurs approches : des géographes certes, mais aussi des sociologues, des anthropologues et ethnologues, des démographes, des architectes et des urbanistes. Lentement, trop lentement sans doute, les différentes recherches fertilisent les champs et les disciplines et Beyrouth, objet de tant de passions, se voit finalement explorée à nouveau après un trop long hiatus.

Il paraît normal de débuter l'ouvrage par des contributions qui ont le temps, ce marqueur incontournable de l'espace, au cœur de leurs analyses. C'est l'histoire urbaine qui fixe le cadre global des différentes approches de la ville. À Beyrouth,

les cent dernières années ont été riches en mutations structurelles profondes au point que l'on est tenté de voir, dans le paysage d'aujourd'hui, le résultat de déterminismes passés. La Ligne de Démarcation entre Beyrouth-Est (la ville "chrétienne") et Beyrouth-Ouest (la ville "musulmane") en serait l'exemple-type. Mais doit-on analyser la fragmentation des espaces ou des territoires beyrouthins à travers le seul prisme confessionnel ? N'est-ce pas trop réducteur — et dangereux — d'inventer, dans toute ville multiconfessionnelle ou multiculturelle, orientale, arabe (et pourquoi pas, balkanique ?), des territoires antagonistes, irréconciliables et historiquement constitués dans la violence ? N'est-ce pas occulter une histoire souvent longue de coexistence, de mélanges et de brassages sur des espaces communs jamais certes en harmonie parfaite, mais jamais non plus en conflit permanent ? N'est-ce pas oublier aussi que ces clivages n'ont jamais été exclusivement confessionnels ? Michael F. Davie démontre que la Ligne de Démarcation, si "typique" de Beyrouth, n'est finalement qu'un simple produit de la convergence, datée, de la milicianisation de la société urbaine et des hasards de la guerre. C'est un accident dans la ville, une des nombreuses expressions physiques (et médiatisées) de l'échec politique et économique du Grand Liban et de son héritier, l'État libanais.

Mais Beyrouth n'a pas toujours été en guerre. Durant les vingt-trois ans du Mandat, elle avait même été l'objet de plans d'aménagement et d'embellissement afin qu'elle devienne la vitrine de la France au Levant. Le seul port militaire français en Méditerranée orientale, elle était aussi le quartier-général de l'administration civile de l'État mandataire. Elle méritait une attention particulière, d'autant qu'elle était était à la fois un enjeu dans les efforts pour faire adhérer la population aux ambitions de la France et un atout stratégique pour le quadrillage politique et militaire du territoire et pour son maillage. L'aménagement de la ville procédait ainsi d'une double nécessité : rationaliser l'espace selon des critères modernes et hygiénistes, tout en garantissant un contrôle

efficace de l'espace des populations autochtones. L'Afrique du Nord ou la Métropole dévastée par la Première Guerre Mondiale allaient servir de référents aux architectes et urbanistes chargés d'aménager la ville dans un contexte historique précis d'émergence "d'idéologies" urbanistiques nouvelles. C'est à travers des sources inédites que Marlène Ghorayeb décrit les deux plans proposés pour la ville de Beyrouth et jamais mis en œuvre : l'un de 1932, par Danger et le second de 1943, par Écochard.

Cynthia Ghorra-Gobin suit autrement le parcours de la ville, en examinant ses espaces centraux et leurs relations avec la constitution, puis la disparition progressive, des espaces publics, entre la période du Mandat et les années de l'Indépendance. Une constatation : d'une ville gérée par une Municipalité relativement performante, Beyrouth et ses périphéries proches se replient progressivement sur le privé, niant ainsi les espaces de rencontre potentiels entre classes sociales et communautés. En rétrospective, la guerre et la fragmentation de Beyrouth en micro-territoires paraît alors inéluctable ; elle préfigure aussi les destins de grandes villes — Los Angeles étant l'archétype de ce modèle en gestation. Mais cette dernière ne préfigure-t-elle pas aussi la Beyrouth reconstruite, si les aménageurs passent outre la nécessité de constituer des lieux publics et politiques ouverts, espaces nécessaires à la rencontre et au débat ?

À la suite des temporalités urbaines, les contributions analysent l'appropriation d'espaces, leur utilisation et leur structuration par des populations en guerre. Chérine Naffah Chot-Plasot décrit les réseaux de solidarité locale, quelquefois marqués par des tensions, entre les populations d'origine, de confession et de degrés d'urbanité différents qui peuplent Hayy Baydoûn, un îlot sunnite intégré dans l'espace militaire situé à l'Est de la Ligne de Démarcation. L'approche ethnologique s'avère centrale, la guerre étant un moyen très puissant de communication sociale. Ce sont les solidarités familiales, de voisinage et, à un degré moindre, les solidarités confessionnelles, qui impriment leur marque sur le paysage

social et permettent aux populations de survivre dans un environnement hostile. Par une force d'inertie interne, cette situation perdure tout naturellement jusqu'à l'après-guerre, posant de la sorte les formes de prochaines explosions de violence.

Ces mêmes relations ambiguës, entre "eux" et "nous", avec leurs dits et non-dits autour des différentes attitudes et les manières d'approprier l'espace de vie, sont abordées par Éliane Gebrane-Badlissi. En quelque sorte, la guerre et les mouvements massifs et rapides de populations ont permis la constitution, dans la ville elle-même, d'espaces caractérisés par de fortes identités sociales, confessionnelles et miliciennes, les "réduits". Des conflits ont émergé entre les résidents d'avant-guerre et les réfugiés pour l'appropriation (ou la défense) de l'espace commun domestique et résidentiel, ou de territoires plus vastes. Ainsi s'opposent deux niveaux de citadinité, deux types d'insertion différents aux réseaux de la ville et donc la constitution de ségrégations spatiales. Les résidents s'opposent pour défendre le "chez moi" : ceux de l'avant-guerre, pour lesquels Raouché et Ramlet el-Bayda étaient des quartiers "chics", et les déplacés, d'origine rurale et très unis au plan communautaire, pour lesquels ces lieux étaient un espace-refuge. Pour les premiers, le bouleversement du cadre de vie fait d'eux des exclus ; pour les seconds, le quartier-refuge est la transposition, en ville, du village et des solidarités traditionnelles. On découvre ainsi que l'*intra muros* beyrouthin offre aussi le visage désormais banal des autres villes du monde arabe : similitude avec les médinas en crise, développement des solidarités sociales des périphéries des grandes villes, citadinités en recomposition.

Ces mêmes solidarités ont perduré autrement, tout au long de la guerre, à Roueissât, un bidonville ancien à l'Est de la ville, décrit par Nathalie Attar. Quartier en marge de la légalité et de l'ordre urbain, il s'est constitué avec l'apport de populations rurales, puis, la guerre aidant, avec des familles de déplacés protégées par les milices. Le jeu subtil de la population face aux revendications des propriétaires légitimes

des terrains, aux actions et exactions des milices, de la Municipalité ou de l'État dans un contexte de violence et de guerre, en ont fait un espace aux articulations précaires avec le reste de la ville. On y trouve aussi des solidarités internes très fortes, si typiques des espaces en périphérie des villes, mais aussi des caractéristiques démographiques, socio-économiques et culturelles du Liban "profond", celui qui est nié par la ville, aux portes mêmes de celle-ci.

À l'autre bout de Beyrouth, le long d'une rue mythique et adulée, la rue de la modernité, la vitrine du Liban, la rue Hamra, des solidarités autres ont émergé au cœur de la guerre. En grande partie abandonnée par ses commerçants "de souche" et par la population aisée ou étrangère et squattée par des réfugiés du Sud-Liban, l'espace s'est recomposé avec de nouvelles donnes. Des marchands ambulants se sont appropriés cette rue en y imposant leurs réseaux propres et en déstructurant l'espace né de la prospérité de l'avant-guerre. Robert Saliba analyse les stratégies d'appropriation de l'espace commercial par cette économie informelle ainsi que les réseaux de protection politico-milicienne nécessaire à sa survie. Toute la gamme des stratégies spatiales, à différentes échelles, est passée en revue. Champ négligé par les chercheurs en sciences sociales, l'économie informelle reste une des clés majeures de la compréhension de la dynamique urbaine dans les pays et les sociétés en marge des courants économiques majeurs. Elle permet, pour Beyrouth, de saisir les mutations rapides — quelques mois — d'un espace linéaire qui est l'expression physique de l'insertion de Beyrouth dans l'économie capitaliste des Trente Glorieuses, avec toute sa symbolique d'exclusion, et qui s'est vu approprié par ces exclus, fonctionnant dorénavant à une échelle économique différente et affichant des solidarités sociales nouvelles. Il signifie surtout que la reconstruction du Centre-Ville ne gommera pas l'économie informelle à Beyrouth et que celle-ci restera sans doute une des soupapes de sécurité des sociétés en marge de la prospérité promise.

Sur un autre registre, les populations de Beyrouth restent toujours insaisissables dans le détail car — faut-il encore le rappeler ? — la population libanaise n'a pas été comptée depuis le maladroit et incomplet recensement de 1932 ; les sondages et les estimations, effectués depuis 60 ans, ne pouvant remplacer un dénombrement concret. Cependant, en attendant ce comptage, toute analyse, même partielle, innove et éclaire des pans intéressants de la société. Deux textes contribuent à baliser ce champ en soulignant les profondes modifications que l'espace de la ville a subies en vingt ans, aux plans socio-démographique et confessionnel. Le premier, par Salma Husseini, analyse les redistributions spatiales induites par la guerre des composantes chi'ite et sunnite. Deux espaces confessionnels — deux territoires — émergent à l'Ouest de la Ligne de Démarcation, définis par des stratégies d'appropriation différentes. Les Chi'ites, chassés des régions contrôlées par des milices "chrétiennes" ou par l'armée israélienne, ont convergé, par vagues successives, sur Beyrouth et ont occupé l'ensemble de sa banlieue méridionale ainsi que des quartiers dans la ville elle-même. Par contre, les Sunnites ont connu moins de migrations, du moins au début de la guerre, grâce à leur jeu d'alliances politiques avec les organisations palestiniennes ou avec l'État. En quelque sorte, ces deux populations, différentes par leur origine géographique et socio-économique — les Chi'ites sont massivement formés par des réfugiés de souche rurale, les Sunnites sont pour la plupart des citadins —, présentent des caractéristiques sociales et des modes divergents d'occupation de l'espace. Mais ces disparités se retrouvent encore dans le Grand-Beyrouth, à l'Est comme à l'Ouest de la Ligne de Démarcation : la ville et ses périphéries se présentent alors comme une somme d'espaces aux itinéraires complexes, soumis à des vitesses de parcours différentes et évoluant vers des formes originales d'embourgeoisement. À terme, ces populations de migrants posent problème, non pas en raison de leur confession bigarrée, mais par leurs modes d'intégration à la cité. L'identification de ces parcours passe

d'ailleurs par le comptage des acteurs urbains et l'analyse de leur comportement démographique et social.

Le second texte, par Myriam Khlat, Youssef Courbage et Mary Deeb, présente un profil socio-économique de la ville en se basant sur une enquête par sondage menée par l'Université Américaine de Beyrouth durant la guerre. Des persistances de spécificités socio-démographiques sont signalées, mais également des lissages de certaines différences entre les quartiers à l'Est et à l'Ouest de la Ligne de Démarcation durant la guerre. Ainsi, les quartiers de Hamra et sa périphérie et Achrafiyyé se ressemblent, si on exclut la différence religieuse, aux plans de la fécondité féminine et du statut professionnel de la population ; ailleurs, les différences peuvent être très grandes entre quartiers d'un même secteur. Ces disparités sont la norme dans toutes les villes du monde ; on l'avait oublié, confondant les quartiers cosmopolites et modernes avec la ville dans sa totalité, le particulier avec le général, le conjoncturel avec le structurel et le sentiment avec la réalité. Beyrouth se révèle être une ville banale. Sa crise urbaine semble être à peine différente de celle des autres villes du Moyen-Orient ; elle est simplement moins analysée, surtout dans sa composante démographique.

Mais Beyrouth n'est pas qu'espace en crise, lieu de tensions, de ruines, de mort et de désolation... Depuis peu, elle n'est plus un espace de guerre ; c'est une ville aux éléments réunis en attendant l'intégration promise dans un système moins incohérent. Cette unification urbaine, symbole de l'unité nationale, passera par la reconstruction de la ville. Elle est au cœur des discours de la légitimité du pouvoir actuel, de la mémoire collective, des représentations et des espoirs.

Les plans de cette reconstruction ne sont ni récents, ni neutres : ils ont leur histoire, leurs auteurs, leurs finalités avouées, ou soigneusement camouflées. En effet, la ville de 1977 et celle de 1991 ne sont plus entre les mêmes mains institutionnelles. Beyrouth est passée d'un contrôle milicien à celui de groupes financiers, tous deux étrangers à son histoire et à ses valeurs, et ayant des visions bien différentes d'elle. Les plans de réhabilitation sont révélateurs de ce passage

politique et surtout économique ; ils sont analysés par Nabil Beyhum. Dans les trois plans, il lit la progressive disparition des espaces publics par l'institutionnalisation, à travers un discours technocratique, d'espaces d'exclusion. Avec le dernier plan en date, les écarts entre les groupes sociaux, les communautés et les territoires se creusent ; la centralité urbaine est irrémédiablement perdue ; l'histoire de la ville est gommée et niée. Reconstruit-on la ville ou creuse-t-on sa tombe ?

Sur le même registre, Jade Tabet propose trois lectures du projet de 1991 de reconstruction du Centre-Ville. Par un parcours sémiotique, il propose un code de lecture du plan, véritable miroir des représentations de la ville par ses concepteurs. Progressif itinéraire, depuis le désordre anachronique du cœur de Beyrouth au sortir de la guerre et souligné par les documents, jusqu'à la ville purifiée, rationalisée et ordonnancée de la reconstruction. Légitimation et mise en scène, par le plan, d'un aménagement imposé, certes, mais aussi clé pour saisir les moments forts de fondation et de refondation de la ville. Car la ville se compose et se recompose spontanément mais aussi par et pour le Prince. Durant cent ans, Beyrouth était l'expression de stratégies individuelles à petite échelle ; avec les plans de reconstruction, elle est façonnée par quelques-uns, financiers et technocrates, à d'autres échelles. Par là, n'appartient-elle pas maintenant aux types des villes du Nord ?

Mais en reconstruisant le centre, l'espace fortement chargé de symbolique et d'histoire, ne gomme-t-on pas l'âme de cette ville ? Robert Saliba présente les grandes lignes d'une enquête menée sur la perception et la mémoire de l'espace central de la ville, ses anciens souks, la Place de l'Étoile et la Place des Canons, le "Downtown" des Beyrouthins. Ceux qui se souviennent et donc ceux qui souhaitent vouloir pratiquer cet espace à nouveau, sont les "vieux", ceux qui avaient plus de vingt ans en 1975. Les jeunes, ceux de la génération de la guerre, sont indifférents au sort de cet espace, qui peut être refaçonné et reconstruit par qui veut bien prendre l'affaire en

mains. Cette population étant majoritaire au Liban, c'est en leur nom que l'on reconstruira, sans évidemment prendre en compte leurs vœux par un quelconque processus démocratique. La ville appartient donc à ceux qui la construisent et pas à la population... Les villes du Sud ne sont-elles pas justement celles qui échappent à la volonté de leurs habitants ?

Enfin, des aspects de l'imaginaire, de l'irrationnel et du rêve de la ville, car la ville fonctionne aussi avec la "vision" et "l'invention" de lieux et d'attitudes, supports de légitimation et d'appropriations territoriales. Nabil Beyhum présente le cas d'une construction oubliée depuis plus de quatre-vingts ans, tant par la population que par le *waqf* de tutelle, transformée et remodelée à plusieurs reprises, et soudainement redécouverte et affublée d'une valeur symbolique. Lieu saint car il s'agit d'un *mazar* ; site stratégique car il symbolise une présence en ville ; lieu d'expression d'un pouvoir politique et religieux car le *mazar* est au cœur de la ville ; lieu de conflit donc, mais un conflit inventé de toutes pièces pendant que les bulldozers rasaient le reste de la ville. Si le rêve préside à la reconstruction technocratique, d'autres irrationalités, prenant l'Histoire à témoin, lui font face et proposent d'autres logiques.

Sawsan Awada-Jalu, quant à elle, choisit une approche à une autre échelle, celle de l'appropriation de bâtiments riches en histoire et en symbolique par les squatters du Centre-Ville. Ils ont réalisé leur désir d'être au cœur de la ville et laissent aux autres, les habitants de Beyrouth de l'avant-guerre, le soin de porter le deuil pour une ville qui n'est plus. Mais la refondation de la ville, opérée par la reconstruction brutale, sans se soucier des repères, des continuités territoriales et des solidarités urbaines si nécessaires, effacera-t-elle ce deuil et ce traumatisme ? La ville n'est-elle pas aussi dans la tête ?

Regards fort différents donc, mais autant d'angles d'attaque pour saisir l'objet. Cet ouvrage pose néanmoins plus de questions qu'il n'apporte de réponses ; il mesure l'ampleur des recherches à effectuer. Car la ville de Beyrouth, celle

d'aujourd'hui ou de demain, ne peut sortir du néant — les contributions ont par leur diversité souligné son ampleur — si l'on persiste à "bricoler" son avenir, en continuant à ignorer ses composantes humaines, ses variables sociales, ses déterminants économiques, ses modes de comportement politique. Si compter, c'est contrôler et quadriller, compter c'est également planifier et prévoir. Refuser l'analyse en fonction d'intérêts immédiats et anachroniques, c'est condamner au chaos les générations futures. Peut-on fermer les yeux sur les comportements sociaux nés durant la guerre et qui persistent, par un curieux mouvement d'hystérésis, en période de paix ? Ne risque-t-on pas alors de consolider des réflexes de peur, d'encourager des racismes que l'on n'ose pas nommer, de justifier des divisions territoriales et des conflits futurs, de légitimer des actes de violence à venir ? Beyrouth, telle un Moloch-Phénix, serait-elle condamnée à se détruire indéfiniment après chaque reconstruction ? Cette reconstruction pose-t-elle toutes les questions à l'amont du problème, propose-t-elle sereinement toute la gamme de réponses ? Quelle est la place de l'expérience historique dans le débat sur le futur ? Doit-on refuser, par peur ou par intérêt, de débusquer les failles dans la reconstruction, les faiblesses autant techniques et urbanistiques qu'institutionnelles et démocratiques ? À quand les contre-projets politiques et urbanistiques, à quand la renaissance du citoyen beyrouthin ?

Que ce modeste ouvrage, le deuxième d'une nouvelle collection d'URBAMA sur les Villes du Monde Arabe, serve au moins à enclencher le débat !

Michael F. Davie
Coordonnateur de la publication